

CHACUN CHERCHE SES PUCES

C'est mon tour. Pas trop tôt. Ça fait presque une heure que j'attends. Mon avant bras droit me démange de plus en plus. Surtout là où est la plus grosse cicatrice. Au début j'ai cru que ça irait vite. L'androïde m'avait fait signe d'avancer en levant le bras qui me barrait l'accès du couloir blanc, celui où sont toutes les machines. J'aime bien les androïdes. Ils ont une voix un peu métallique, comme moi. Je suis venu chercher un carnet de cartes à puces miniaturisées, celles qui ne sont pas plus grandes que les anciens tickets de tramway. Je suis venu parce que ma famille me l'a dit : ils ont entendu le bip prévenant qu'il ne me restait plus qu'une carte. Et sans carte neuve, j'ai presque droit à rien : pas de cinéma, pas de glace à la vanille ou au chocolat, pas droit à mon journal préféré : « Bonheur et handicap ». Ce serait dommage : pour moi, avec la carte, il est gratuit tous les mois. J'aime bien les pages sur la mode pour choisir les vêtements et les sous-vêtements qui conviennent le mieux à chaque handicap. Il y a des photos et des fois j'en commande là où je vais chercher mes cartes : j'ai un code pour en avoir sans payer, une fois par an. Je les mets quand on a notre congrès annuel, rien qu'entre nous. C'est plus facile de reconnaître ceux qui ont le même handicap que moi. J'aime bien aussi les petites annonces. Pas celles pour les appareils et les machines d'occasion, mais celles pour trouver quelqu'un pour se marier ou rien que vivre avec. J'ai déjà répondu plusieurs fois avec l'ordinateur, mais ça ne marche pas.

Une fois arrivé dans le couloir, il faut que la machine de la bonne couleur soit libre. Pour les handicapés du mental ou de la mentalité comme moi, il faut la machine bleue. J'ai dû attendre car juste avant moi, il y avait une collègue qui se balançait en gémissant et en fermant les yeux au lieu de faire tout ce que la machine lui demandait de faire. J'aurais bien voulu l'aider mais c'est interdit. Je crois qu'elle avait peur : elle s'est mise à crier. Et puis au bout d'un grand moment, elle a donné un coup pied dans la machine. Alors il y a eu une alarme. Je n'aime pas les alarmes. Ça me rappelle des mauvais souvenirs. Quand j'étais à l'hôpital. Ça se terminait toujours mal. Mais là un androïde est arrivé. Toujours avec le sourire. Et sa voix n'était pas une voix pleine de colère : elle était métallique comme d'habitude. L'androïde a dit à ma collègue de le suivre. Il l'a fait sortir du couloir par l'autre bout. Après je ne sais pas ce qu'il lui est arrivé. Mais je n'étais pas inquiet puisque c'était avec un androïde. D'ailleurs, la première fois que je suis venu, j'étais aussi terrorisé. Je croyais que des gens étaient cachés dans la machine, prêts à me bondir dessus. Je me suis mis à crier et les androïdes sont venus. Mais ça s'est bien terminé. Ils m'ont demandé de me souvenir du document en trois dimensions qu'on avait fait passer sur le mur de ma chambre, celui où on m'expliquait tout sur la machine qui s'occuperait désormais de toutes mes démarches. Un androïde est resté à côté de moi et m'a aidé à trouver les bonnes pratiques, celles du protocole rédigé par le Directeur de l'Agence de Régulation des Situations, (il paraît qu'on dit le DARS).

Je m'approche à mon tour de la machine. Mais ça ne marche pas comme d'habitude. J'ai bien essayé d'approcher mon bras droit après avoir retroussé ma manche. Mais elle ne s'est pas mise à parler comme elle le fait les autres fois. Comme ça dure longtemps, un autre androïde approche. Il a appuyé sur un bouton noir. Et me dit que la machine peut marcher à nouveau. Alors je recommence à approcher mon bras droit jusqu'à ce qu'il soit au bon endroit. D'un coup, les démangeaisons cessent. La machine me félicite et me demande de ne plus bouger le bras. Elle a une voix moins agréable que celle de l'androïde. Elle commence à dire des tas de trucs sur moi : mon nom, mes prénoms, ma date de naissance, mon adresse, ma taille, mon poids, mes 38 numéros de compte, c'est-à-dire tous ceux donnés par les administrations qui me connaissent depuis ma naissance. Les premières fois, j'ai été tellement étonné que je ne savais pas quoi répondre. Maintenant, je sais qu'il faut toujours dire oui, comme ma famille m'a dit de le faire. Je dis ma famille mais en vrai, je n'en ai plus depuis longtemps : ma mère est morte quand j'avais 12 ans et elle ne m'a jamais parlé de mon père. J'ai bien un oncle, le frère de ma mère, mais je ne l'ai rencontré qu'une fois, chez le notaire après la mort de ma mère. Il m'a promis des tas de choses et j'attends encore aujourd'hui de ses nouvelles. Depuis ce jour, je ne fais plus jamais de promesse à personne. Quand je dis ma famille, c'est ma famille d'accueil : j'habite avec eux depuis longtemps, on a même fêté le huitième anniversaire de mon arrivée la semaine dernière. Pour les machines les cartes et tout le tralala, ils ont participé à un groupe de quelque

chose d'éducation. Je crois que c'est psycho éducation. On leur a appris tout ce qu'il fallait me dire pour que les choses se passent bien.

Ça y est, j'ai mes petites cartes. La machine me dit que je peux partir. Comme il fait chaud, quand je sors, je me précipite chez le marchand de glace. Il me connaît bien. « Alors Jérôme, chocolat ou vanille aujourd'hui ? ». Je me décide pour du chocolat. Je tends ma petite carte et il l'entre dans sa machine. Évidemment elle est beaucoup plus petite que celle du couloir blanc. C'est pour ça que je suis obligé d'avoir des cartes. C'est comme pour le marchand de journaux. Ils n'ont pas la place dans leurs boutiques pour une grosse machine. Ils me l'ont expliqué. « Bon, chocolat lithium pour toi. Tiens, ils ont changé la dose ? Ne t'en fais pas le lithium, même à forte dose, ne change pas le goût du chocolat. Je t'en donne ma parole. Et puis tu le sais depuis le temps. » Je sors de la boutique en dégustant ma glace. Ça fait plus d'un mois que je n'ai pas pu en avoir. Si j'avais choisi vanille, j'aurais eu une dose de neuroleptiques à la place du lithium Gérard, c'est mon psychiatre, me conseille de changer de parfum chaque semaine. Il prétend que c'est mieux pour mon équilibre. Il n'aime pas quand je l'appelle par son prénom. En vrai il s'appelle le Docteur Raison. Sur sa carte de visite, c'est marqué G. Raison. Sans doute pour ça qu'autant de patients veulent être soignés par lui et qu'il faut attendre si longtemps pour avoir un rendez-vous. Quand je ne suis pas d'accord avec lui, je l'appelle par son prénom et secrètement dans ma tête, je change son nom : je l'appelle G. Tort. Au moins, je peux rire en cachette. Ça peut arriver quand il veut me dire quel parfum de glace serait meilleur pour moi. Il ne manquerait plus que ça !

De toute façon, même si le goût de la vanille ne change pas, moi, je me sens tout drôle pendant plusieurs jours après avoir mangé la glace. Alors pour moi, c'est dix fois chocolat et une fois vanille. Après, je rends visite à Léon, le marchand de journaux. Je l'aime bien. Il prend toujours quelques minutes pour discuter avec moi. Il m'a raconté qu'avant, il était handicapé social Il m'a même montré la petite cicatrice sur son avant bras droit. Et puis un jour il s'en est sorti. Des fois, il me donne des conseils. Il m'aide à regarder les petites annonces dans : « Bonheur et handicap ». Surtout pour trouver quelqu'un avec qui tomber amoureux. J'ai essayé de suivre ses conseils mais ça ne marche toujours pas. Après, je dois me dépêcher. Autrement, je risquerais d'arriver en retard pour le dîner. Chez Jeanne et Bernard, c'est ma famille d'accueil, on dîne à 19 h. Nous ne sommes que tous les trois. Ils ont un fils de mon âge mais il est parti habiter en Chine. Il s'est même marié avec une chinoise. Il y a des photos dans le salon. Des fois, il téléphone. C'est toujours le dimanche à midi. Pour lui c'est déjà le soir. C'est pour ça que Jeanne et Bernard déjeunent toujours chez eux le dimanche. Moi, des fois, je préférerais pouvoir manger ailleurs. Mais je comprends que ce n'est pas possible. Il faudrait que j'y aille tout seul. Et puis là où j'aimerais aller, il paraît que ça fait grossir. Il y a toujours des frites et un gros sandwich avec de la viande et plein de sauce. Des fois, je reviens avec des taches sur mes habits. Jeanne n'aime pas du tout ça. Pour me décourager d'y aller, elle dit que le dimanche il y a toujours des files d'attente.

Je n'aime pas les files d'attente. J'ai l'impression que tout le monde me regarde et pas toujours avec gentillesse. Quand on attend trop, il y en a toujours un ou une qui tente de resquiller. Il y en a même qui y parviennent, se jouant des reproches adressés par les autres. Les androïdes ne réagissent pas. Sans doute ne sont-ils pas programmés pour. Je regarde par terre et fais celui qui ne voit pas. Autrement je me ferais encore plus remarquer et je risque de devenir tout rouge. Comme une tomate me disait ma mère quand j'étais petit. A l'époque, c'est elle qui faisait la queue pour je ne sais quel papier ou quelle promesse d'emploi.

J'avais eu ma mère par surprise. Je veux dire qu'elle ne s'attendait pas à ma naissance. Elle ne m'a jamais parlé d'un père : pour moi, père égale mystère. Il y a bien eu le copain que ma mère avait quand j'habitais avec elle, Jeff. Il voulait que je l'appelle papa et me donnait des claques quand je n'y arrivais pas. A l'occasion, il donnait aussi pas mal de claques à maman avec en plus parfois des coups de pieds et des coups de poings. Maman avait beau crier, rien n'y faisait. Alors un jour où il s'est absenté pour rejoindre ses copains au bistrot, elle a pris ses cliques et ses claques et m'a emmené. Nous nous sommes retrouvés dans le bureau d'une dame, sans avoir besoin de faire la queue. J'avais trois ans et je ne me souviens pas très bien de tout. Au bout d'un moment, maman a arrêté de parler. Je crois qu'elle a expliqué à la dame tout ce que Jeff lui faisait. Après, la dame m'a regardé. J'ai bien remarqué qu'elle a essayé d'être très gentille. Elle m'a raconté des tas de choses. Il fallait que je quitte maman. D'abord, j'irai dormir dans un endroit où il y avait plein d'enfants.

Ça s'appelle un foyer. Et puis après, si maman pouvait me prendre pour habiter avec elle, je retournerai avec elle. Sans ça, j'irai dans une famille d'accueil. J'ai mis longtemps à comprendre ce qui m'est arrivé. Maman m'a serré très fort dans ses bras, m'a dit : « au revoir mon chéri » et puis elle est partie. Elle m'avait demandé de rester avec la dame. La dame m'a donné un bonbon. Elle m'a fait asseoir sur une petite chaise spéciale dans un coin où il y avait des jouets. Je pouvais jouer avec tout. C'était bien parce que des jeux comme ça, je n'en avais jamais vu. Il y avait des playmobils, des legos, des puzzles, une poupée et quelques petites voitures. J'ai commencé à jouer en faisant du bruit pour montrer que j'étais content. La dame me faisait signe de me taire. Elle téléphonait en disant plusieurs fois mon nom et mon âge. Au bout d'un moment elle s'est levé, m'a pris par la main et m'a aidé à ranger les jouets. Puis elle m'a dit : « Je t'emmène au foyer ». C'est depuis ce jour que j'ai arrêté complètement de parler. J'ai même arrêté de pleurer. Parfois au foyer, les grands me frappaient. Ils m'aimaient bien parce que je ne disais rien. Un jour ils ont été surpris par un éducateur. Dès le lendemain, je me suis retrouvé dans une famille d'accueil. En urgence. Il y avait deux autres enfants accueillis et la famille d'accueil avait trois enfants à elle plus grands que nous. Tous essayaient d'être très gentils avec moi. Tout le monde tentait de me faire parler. Mais ça ne marchait pas. Le fils aîné lui, a plutôt essayé de me faire pleurer. Il me faisait peur et des fois, me donnait des coups. Mais ça ne marchait pas non plus. Alors on m'a emmené voir un psychiatre. Plutôt une psychiatre. Elle essayait d'être encore plus gentille que les autres. Elle m'a montré plein de jouets et m'a invité à jouer avec. Au début, je n'ai pas voulu approcher. Elle a joué toute seule avec des playmobils. Au bout de quelques mois j'ai quand même eu envie de jouer un peu avec elle. J'ai pas compris pourquoi, mais elle arrêté de jouer elle-même et m'a regardé faire. Je faisais surtout des bagarres et des accidents, en même temps elle me disait des phrases que je ne comprenais pas. Elle parlait de peurs et de chagrins dans ma tête et dans mon cœur, de colère, de maman en même temps méchante et gentille, de papa qui tape et qui fait mal. J'allais la voir une fois par semaine. Elle s'appelait Hélène. Un jour elle m'a expliqué que la semaine suivante je rencontrerai maman avec elle dans son bureau. J'ai rien dit mais des larmes ont coulé toutes seules sur mes joues. Elle m'a félicité et m'a donné des mouchoirs. Ça faisait six mois que je n'avais pas vu maman. Elle est venue avec la dame qui m'avait accompagné au foyer. Une assistante sociale. Quand elle m'a vu elle a crié mon prénom : « Jérôme ! » Et je ne me suis jeté dans ses bras. Elle sentait très fort l'eau de Cologne. Plein de larmes se sont mises à couler sur mes joues mais je ne pouvais toujours pas parler. Comme si dans ma tête quelque chose s'était cassé. Hélène a longtemps discuté avec maman et l'assistante sociale. Elle a expliqué que comme je ne parlais pas, il fallait que j'aille dans un établissement pour les handicapés où je pourrai apprendre plein de choses intéressantes. Maman a beaucoup pleuré. Hélène a dit qu'elle continuerait à me recevoir une fois par semaine. Peut-être même que je viendrai dans le centre où elle travaillait pour participer à un groupe. Après, maman m'a parlé. Elle a dit qu'elle aussi était allée dans un centre et dans un foyer quand elle était petite. Elle m'a aussi expliqué qu'elle n'arrivait pas à trouver de travail et que l'assistante sociale faisait tout pour l'aider. Dès qu'elle aurait trouvé un travail, je viendrai habiter avec elle. En fait, je crois qu'elle n'a jamais réussi à trouver de travail. Je ne l'ai pas revue très souvent. Quand j'ai eu huit ans, j'avais recommencé à parler un peu. Elle m'a dit qu'elle avait une grave maladie. Deux ans plus tard, je ne l'ai pas reconnue lorsqu'elle est venue me voir. Elle avait changé de couleur : sa peau était toute blanche et son corps tout maigre. Elle avait un gros foulard sur la tête et j'ai compris qu'elle n'avait pas de cheveux en dessous. Ses yeux avaient comme grandi. Cette fois, elle a fixé la date de mon retour pour vivre avec elle à sa guérison.

Entre-temps, j'ai changé de famille d'accueil. Hélène, ma psychiatre, a demandé que je puisse aller en accueil familial thérapeutique. J'étais d'accord parce que j'en avais assez de ma famille d'accueil et ils en avaient aussi assez de moi. Ils étaient déçus que je ne fasse pas plus de progrès pour parler et pour apprendre à lire et à écrire. Comme je parlais quand même un peu, je me suis plaint des tentatives quotidiennes du fils aîné de me faire pleurer. Ils n'ont pas aimé du tout et m'ont traité de menteur. Pour essayer de leur rendre service, j'ai fait une fugue. Je me suis caché dans une grande forêt où nous allions souvent nous promener. C'est là que les gendarmes m'ont trouvé trois jours plus tard. Dès le lendemain je suis parti dans un foyer où on a préparé mon arrivée dans la nouvelle famille d'accueil.

Ça a duré quelques mois. Claire et Vincent étaient plus âgés que ma première famille d'accueil. J'étais le seul enfant. Bien sûr, il y avait aussi le chien Bobby. Chez eux, c'était beaucoup plus calme. Ils n'ont pas fait

semblant d'essayer d'être gentil avec moi. Ça m'a vite rassuré. Ils m'emmenaient partout avec eux. Ils allaient aussi à toutes les réunions au centre. Même Hélène les rencontrait. Et puis il y avait Martine et Jules, l'infirmière et le docteur pour l'accueil familial. Ils venaient nous voir toutes les deux semaines. Désormais, c'est avec ce docteur et cette infirmière que je rencontrais maman. Mais c'était de plus en plus difficile et de plus en plus rare. Les dernières fois que je l'ai vue, nous sommes allés lui rendre visite à l'hôpital. J'ai compris qu'elle ne pourrait pas guérir. Elle est morte peu après. J'ai hurlé, tout cassé dans ma chambre puis j'ai encore fugué. J'ai fait ce que j'ai pu pour faire partir mon chagrin comme ça, sans résultat. Quand les gendarmes m'ont trouvé, il paraît que je discutais avec des monstres invisibles. Ils m'ont conduit à l'hôpital. J'ai eu plein de médicaments. Dès fois je retournais chez Claire et Vincent, dès fois je m'énervais trop malgré les médicaments, alors je retournais à l'hôpital. Quand j'ai eu 16 ans, j'ai changé d'hôpital. Là, tous les autres étaient plus vieux que moi. J'ai fait connaissance du Docteur G. Raison. Il s'occupait de l'hospitalisation et de l'accueil familial thérapeutique. C'est lui qui m'a présenté Jeanne et Bernard quand ma deuxième famille d'accueil en a eu marre. J'ai tout de suite été d'accord. À mes 18 ans, comme tous les citoyens, j'ai eu droit à mes puces : La Loi de Simplification de la Citoyenneté Nationale imposait depuis 2020 à tous ceux qui atteignaient la majorité l'implantation de puces sous la peau de l'avant bras droit. C'était pratique, plus besoin d'avoir de carte d'identité ou de permis de toute sorte sur soi. Et puis plus personne ne pouvait se perdre ou aller dans un endroit où c'était interdit pour lui. Partout dans la ville, à l'hôpital, dans les magasins, les banques, les autobus, les aéroports et je ne sais quoi encore des androïdes vous indiquaient tout de suite quoi faire. Plus de doute, plus d'inquiétude.

La plupart des gens ont deux puces : la puce d'identité et la puce de santé. Moi je suis plus riche, j'ai trois puces, dont une pour le handicap mental. J'ai de la chance, j'en connais qui n'ont pas celle du handicap mental mais celle du social. Ils sont un peu coincés dans la vie et ont droit à beaucoup moins de choses que moi. Par exemple, ils n'ont pas le droit aux glaces gratuites. Ils n'ont pas le droit aux mêmes cartes à puce que nous. D'ailleurs j'ai bien remarqué, leurs files d'attente sont beaucoup plus longues que les nôtres. La dernière fois que je suis allé chercher mon journal favori : « Bonheur et handicap », Léon était en train de lire un gros journal sérieux qui s'appelle l'officiel du gouvernement. En fait ce n'était pas écrit sur du papier mais sur une tablette électronique. Moi et la plupart des handicapés, on n'y a pas droit : seulement aux journaux en papier. Je préfère, à cause du bruit des pages quand elles tournent et des images, plus grandes que sur leurs petites tablettes. Alors Léon m'a parlé d'un projet du nouveau gouvernement : ne plus faire de différence entre les handicapés mentaux et les sociaux. D'après lui, c'est pour faire encore des économies. Mais dans le projet, le Ministre des Finances et du Bonheur des Citoyens explique que c'est pour qu'il y ait moins de discrimination. Toujours d'après Léon, ça veut dire qu'on ne ferait plus la différence entre les sociaux et les mentaux. Les deux auraient la même puce et donc les mêmes droits et devoirs. Je lui ai demandé si j'aurais encore des glaces gratuites. Il paraît que ce n'est pas marqué dans le projet de loi.

La seule chose qui me gêne vraiment avec les puces, c'est que ça me démange beaucoup quand je m'approche des machines qui savent lire. C'est surtout embêtant quand il faut attendre longtemps : quand j'ai fini avec la machine, mon bras est tout rouge et tout gonflé. Le docteur G. Raison m'a prescrit une pommade pour me calmer. Mais c'est une pommade que je dois payer car elle n'est pas inscrite dans la liste de ma puce. Ça me coûte à chaque fois un quart du salaire que je touche chaque mois à l'E.S.A.T. (Etablissement et Service d'Aide par le Travail). Je suis content d'y aller dans la journée : c'est grâce à ma puce handicap que j'y ai trouvée une place. J'ai un travail intéressant : je prépare des paquets de 10 cartes à puce électronique. Mon chef me dit que j'ai un très bon rendement. Alors chaque mois, je touche de quoi m'acheter quatre tubes de crème pour calmer mes démangeaisons à l'avant bras droit. En vrai, j'ai pas besoin de quatre tubes : un tous les deux mois me suffit. Des fois j'achète un petit cadeau pour Jeanne et Bernard ou bien quelques fleurs pour mettre sur la tombe de ma mère. Je mets l'argent qui me reste de côté, dans une banque.

Aujourd'hui, je sors à nouveau du service de distribution des cartes à puce. J'ai un paquet tout neuf. Je me demande si c'est moi qui l'ai préparé à l'E.S.A.T. Je vais d'abord chercher une glace au chocolat, puis je me dirige vers le kiosque de Léon. D'habitude il n'y a personne. Aujourd'hui il discute avec quelqu'un. Ça m'embête un peu. Alors j'attends à quelques mètres de là. Il est en train de parler avec une femme qui tient à la main mon journal préféré. Léon m'aperçoit et me fait signe d'approcher. Il me dit : « Je te présente

Patricia ». Je n'ose pas lever les yeux de mes chaussures. Il dit à Patricia : « Je te présente Jérôme : il aime le même journal que toi ». Patricia me parle : « Bonjour Jérôme ». Bien que je regarde le plus possible vers mes chaussures, je vois qu'elle me tend la main. Je me sens devenir rouge comme une tomate et je me force à lui tendre la main aussi. Sa peau est très douce et je crois que je deviens encore plus rouge qu'une tomate. Léon rigole. Il dit : « Je vais fermer mon kiosque et je vous invite tous les deux à boire une limonade au café d'en face. Ça nous donnera l'occasion de regarder ensemble les petites annonces ». Pendant qu'il ferme son kiosque, je lève tout doucement les yeux vers Patricia. Je la trouve tout de suite très jolie. Je reconnais sa robe : elle était dans le journal du mois dernier dans les pages réservées pour handicapés sociaux. Ça me rend un peu triste car je comprends tout de suite que nous ne sommes pas du même monde. Quand je croise son regard, elle me sourit avec gentillesse. Avec Léon, en buvant la limonade, nous lisons les petites annonces pour faire des rencontres. Ce ne sont pas les mêmes pages pour le handicap social et pour le handicap mental. Patricia se plaint que ça ne marche jamais. Avec mon air de tomate bien mûre j'essaye de dire que pour moi non plus ça ne marche jamais, mais aucun son ne sort de ma bouche : j'ai encore perdu le langage, comme quand j'étais très malade. Puis Léon aperçoit que des clients attendent devant son kiosque et il nous laisse en plan. Patricia parle beaucoup. Ça m'arrange. Elle fait comme si ça ne l'embêtait pas que je ne réponde pas à ses questions. D'ailleurs elle y répond à ma place. Je fais durer la limonade le plus longtemps possible parce que je me sens bien même si à nouveau je n'arrive plus à dire un seul mot. Patricia me dit qu'elle a envie de me revoir demain. Je lui fait signe que je suis d'accord et lui montre le kiosque. Elle me dit qu'elle y sera à neuf heures du matin. Je suis d'accord. Elle dit ensuite qu'elle doit vite rentrer dans son foyer d'accueil social d'urgence car si elle y arrive trop tard elle devra dormir dans la rue. Juste avant de se sauver elle me fait un petit baiser sur la joue. Elle aime sûrement les tomates. Je suis rentré très vite chez Jeanne et Bernard. Comme d'habitude ils m'ont posé des questions mais j'étais incapable de dire un mot. Ça les a beaucoup inquiété et ils m'ont dit qu'ils allaient appeler le docteur G. Raison. Cette nuit, je n'ai pas bien dormi. J'ai décidé que je n'irai pas à l'E.S.A.T., tant pis pour les tubes de crème. Au petit déjeuner, Jeanne a encore essayé de me faire parler. J'ai fait des gestes pour qu'elle comprenne que ça n'était pas possible. Et puis je suis parti. J'ai mis de très beaux habits, ceux choisis dans les petites annonces du journal « Bonheur et handicap » pour les jours de fête. Jeanne s'en est étonné mais je ne pouvais pas lui donner d'explication. Elle m'a dit avec un drôle d'air qu'elle allait demander un rendez-vous en urgence avec le docteur.

Je suis arrivé en avance au kiosque. Il était encore fermé. J'ai aperçu Patricia au loin. Elle avait une robe encore plus belle que celle d'hier. Je suis tout de suite devenu tomate. Elle m'a embrassé sur la joue. Ça sentait très bon le savon. Elle m'a pris par la main et m'a proposé une promenade dans un parc peu éloigné. Je n'ai plus lâché sa main et mon coeur de tomate s'est mis à battre plus vite. Dans le parc nous nous sommes installés sur un banc. Elle a vu que je n'arrivais toujours pas parler alors elle m'a dit qu'elle était un peu magicienne et qu'elle allait essayer de faire quelque chose pour moi. Elle m'a demandé de fermer les yeux. Et puis j'ai senti sa bouche contre la mienne et sa langue est venue faire connaissance de la mienne, comme à la recherche des paroles coincées. C'était très très bon. J'ai senti que plein de parties de mon corps avaient envie de lui parler. Quand le baiser s'est arrêté, les premiers mots qui sont revenus ont été : « c'est bon ! » Elle a répondu tout simplement : « tu vois, tu parles très bien, il suffit que j'aie chercher tes mots là où ils sont cachés, dans la bouche ». Je lui dis qu'elle était très forte, beaucoup plus forte que tous les docteurs que j'avais rencontrés parce qu'elle avait réussi à me faire parler en quelques secondes alors que ça leur prenait plusieurs années. Peut-être qu'ils n'ont pas appris à faire des baisers pendant leurs études. Pourtant, ça ferait gagner beaucoup de temps à tout le monde. Après, la journée est passée très vite. Nous avons commencé à nous raconter beaucoup de choses. Et puis elle a dit qu'elle avait une idée intéressante. Elle a proposé que nous nous débarrassions de nos puces en disant : « les puces, ça suce le sang des libertés, surtout les puces des handicaps ». J'ai répondu : « d'abord, on n'a pas droit de les retirer. Et puis le handicap, on m'a toujours appris que c'est pour la vie. Même si tu retires les puces ». Elle s'est mise à parler beaucoup plus fort en devenant un peu tomate : « Jérôme, tu te trompes. C'est les autres qui veulent nous faire croire que le handicap est pour la vie. Moi je te dis que la vie, c'est pas pour le handicap : on peut toujours en sortir. Enfin presque. J'ai essayé plusieurs fois mais ils m'ont rattrapé. Depuis que je t'ai vu, je sais que nous deux ensemble on peut s'en sortir. Je vais t'apprendre comment retirer les puces : quand j'étais jeune, j'étais une spécialiste de la gravure sur soi. Je me faisais des très jolies choses sur les avant-bras avec une lame de rasoir.

Alors quand on m'a mis une puce pour le handicap social, j'ai réussi à la retirer et j'en ai profité pour ôter les deux autres. J'ai juste eu besoin de faire une jolie gravure un peu plus profonde que d'habitude. Ils me les ont remis trois fois. La dernière fois, ils les ont placées dans mon dos pour que je ne puisse pas les retirer. Alors j'ai besoin de ton aide. Si tu es d'accord, d'abord tu retires mes puces, après je retire les tiennes». J'ai eu très peur et ai dit que je ne savais pas faire de gravure sur soi. D'ailleurs je n'avais jamais touché de lame de rasoir. Dès que j'ai eu besoin de couper mes poils de barbe et de moustache, j'ai eu un rasoir laser dernier cri. Je m'en sers une fois tous les deux mois. Et puis j'ai peur du sang. Patricia a enlevé sa main et a commencé à s'éloigner sans un mot. J'ai senti mon coeur tomber dans mes chaussures. Même dans les belles chaussures de fête, ça n'était pas agréable. Je me suis levé pour la rattraper en disant que je n'avais pas fini de discuter. J'ai dû tirer un peu sur sa main pour qu'elle revienne s'asseoir sur le banc à côté de moi. J'ai serré sa main très fort pour qu'elle ne parte pas à nouveau. Pour les puces, je veux bien essayer. Mais après, que va-t-on devenir ? Nous perdrons notre identité et nos droits. Patricia est formidable, elle m'a tout expliqué. Sans doute le handicap social est moins grave que le handicap mental pour comprendre comment marche la société. Elle a commencé à chuchoter dans mon oreille. J'ai immédiatement eu envie de lui parler avec plein de parties de mon corps. Mais je n'ai pas voulu lâcher sa main et j'ai écouté. Patricia connaît un endroit à la montagne où nous pouvons vivre cachés, du moins pendant un certain temps. Nous irons à pied car sans puce, pas de bus, pas de car, pas de train. Il faut marcher sept jours. Elle connaît bien les chemins à travers bois et champ. Nous marcherons la nuit et nous cacherons le jour. Quand elle était enfant, elle habitait dans cette montagne avec son père. Avant d'enlever les puces, je dois passer à la banque chercher une partie de l'argent que j'ai mis de côté. Il y a encore des magasins où l'on peut payer avec du vrai argent. Je devrai ne rien dire à Jeanne et Bernard. Je dois aussi préparer un sac avec quelques habits et les affaires et objets auxquels je tiens. Il ne faut pas en emporter trop. Surtout, je dois partir cette nuit quand ma famille sera endormie. Patricia se charge de prendre de la nourriture, des lames à rasoir, des pansements et du désinfectant. Nous avons rendez-vous à trois heures du matin : c'est l'heure où il n'y a presque plus d'androïde pour surveiller les rues et toutes les lumières et caméras sont éteintes pour faire des économies d'énergie.

Ça fait un mois que nous sommes installés à la montagne. Il fait un peu froid mais c'est si beau. Tout s'est bien passé pour y arriver. Nous avons réussi à nous débarrasser des puces et, comme par enchantement, nous ne nous sentons plus du tout handicapés. Pour le moment j'ai encore un peu d'argent. Je ne sais pas ce que Patricia a raconté dans le village où elle connaît tout le monde, mais les gens sont très sympathiques avec nous. Comme c'est loin de la ville, il n'y a pas d'androïde ni de lecteur de puce. Patricia doit commencer à travailler la semaine prochaine dans une ferme où ils fabriquent du fromage. Moi, je n'ai pas encore trouvé. La magie entre nous, ça continue : j'arrive sans problème à parler à Patricia avec toutes les parties de mon corps. Elle rit souvent et prétend que mélanger nos corps efface nos handicaps. J'ai repensé au projet du gouvernement : ne plus faire de différence entre le handicap social et handicap mental. J'en ai parlé à Patricia. Nous trouvons que non seulement nous y arrivons sans faire de discrimination entre nous, mais en plus, les gens du village ne font aucune différence entre nous et eux. La cerise sur le gâteau comme dirait Jeanne, c'est que ça ne coûte pas un sou au gouvernement. J'ai proposé d'écrire une lettre au Ministre des finances et du bonheur des citoyens pour lui demander d'ajouter à sa nouvelle loi la méthode « Jérôme-Patricia ».

Daniel Gorans, Nantes, mai 2010